

## Des films

Bertrand Plevin

31 décembre 2009

# Le père de mes enfants (Mia Hansen-Løve)



Paris, ses avenues, ses flux. L'été. L'exotisme que ressent le spectateur n'est pas seulement dû à l'anachronisme saisonnier. Tandis que s'enchaînent les vues des quartiers centraux de Paris et qu'en couleur défile le générique, ressurgit à la mémoire la ville des cinéastes de la *Nouvelle Vague*, à qui l'on doit d'être allés chercher, en prise directe, l'énergie de la rue pour y inscrire les déplacements des personnages, leurs divagations essentielles. Au-delà de l'hommage, [Mia Hansen-Løve](#), y annonce sa volonté d'inscrire son histoire dans la vie urbaine contemporaine.

Grégoire déboule dans le décor, marche, à travers les passages, les carrefours, le téléphone vissé à l'oreille. Les discussions se succèdent, plus rapides que les pas. L'homme monte dans sa belle voiture, direction une coquette maison, un paradis vert, " à deux heures de Paris ", pour y retrouver sa femme et ses trois filles qui déjà s'impatientent. Cet entre-deux autoroutier qui le sépare de sa famille, la nuit tombante sur fond de champs ouvert, est un magnifique incipit cinématographique. Toujours en ligne, comme en route vers un impossible asile, l'homme pressé, ne peut se soustraire au monde, ne peut s'abstraire de sa rugosité : arrêté par les gendarmes pour excès de vitesse, son trajet finit sur un bas-côté poussiéreux, retrait de permis.

Rien n'annonce encore le drame. Grégoire Cantel est producteur à la tête de *Moon Film*. Lumineux, il a l'épaisseur et l'élégance des hommes pleins, les épaules visiblement assez solides pour défendre son idée du cinéma. Figure astrale, l'homme joué avec une grande justesse par [Louis-Do de Lencquesaing](#) est aussi une figure de la centralité dont Mia Hansen-Løve esquisse, dans la première partie du film, l'archipel du bonheur potentiel. Deux sphères, deux pôles : le bureau, étroit et " mal foutu " à Strasbourg-Saint Denis et le foyer dédoublé

entre l'appartement haussmannien et la résidence secondaire. D'autres lieux, plus éphémères, comme les berges lors de la balade en famille ou le voyage en Italie. Inondés de clarté, les lieux, les paysages sont échos de l'état de l'âme des personnages, mais aussi condition de leur présence au monde. Mais Grégoire polarise un espace plus vaste, à l'échelle mondiale, de l'industrie du cinéma contemporain, même indépendant. De la Corée à la Suède, ces lieux, d'où découlent les contraintes financières et géographiques, très concrètement évoquées par le film finissent par l'envahir, à l'image de ce téléphone qui ne sonne pas, qui ne s'annonce pas mais qui est là, littéralement. Lui n'est déjà plus là. Il a tourné le dos aux collines toscanes, disparaissant dans le village pour tenter de trouver de nouvelles parades à l'étau financier qui se resserre. Son dernier trajet, en RER, est celui qui le mène au suicide, dans une banlieue pavillonnaire anonyme. L'argent l'a emporté sur l'art, le constat est là, sans jugement moralisateur.

Mais la vie continue. Commencent, pour ses fidèles collaborateurs, pour sa femme et ses filles non pas un deuil larmoyant mais de nouveaux cheminements, sortes de prospections quasi archéologiques en quête de son héritage. Sa femme tente de reprendre le flambeau, part en Suède pour tenter de sauver le tournage en friche en rencontrant les collaborateurs et autres bailleurs de fonds. C'est, en fait par sa fille aînée (Alice de Lencquesaing), que Grégoire commence vraiment à exister. Si distante avant sa mort, elle le cherche jusque dans les salles art et essai où sont projetés les films qu'il a contribué à faire exister, elle marche dans ses pas.. Le film se clôt par une inversion totale : les filles pleurent, à l'arrière la voiture, l'éloignement- pour deux semaines- du corps du père, sous terre, immobile, mais enfin là.

La justesse du ton, la très belle présence de l'ensemble des acteurs participent à la réussite de ce film sensible qu'est *Le père de mes enfants*. Il se veut un hommage libre à Humbert Balsand, producteur décédé en 2005, criblé de dettes, qui a cru très tôt au premier film - au premier enfant- de Mia Hansen-Løve. Jamais misérabiliste, la réalisatrice parvient à lier, de manière réaliste les deux domaines de la vie d'un homme dont on découvre, par touches, la face cachée, fragile. Ingrédient essentiel, l'espace, habité mais très souvent traversé, se fait matière première, plus encore que dans son premier long métrage, *Tout est pardonné* (2006). Elle le travaille dans ces multiples dimensions : scénaristique, poétique, métaphorique, toujours éclairé de sens, de nuit, comme de jour, en extérieur, en intérieur. Au cœur d'un microcosme très bourgeois et parisien, des paysages et des objets du pouvoir, *Le Père de mes enfants*, parvient à trouver un espace et un moment de respiration authentique. A l'image, finalement, de l'homme qui l'a inspiré.

Bertrand Pleven